

LE SENS DE LA BEAUTE

Rencontre avec Tatsusawa Kunihiko, Maître de Jiu-jitsu traditionnel, par Yan Allegret.

Lorsque l'on s'intéresse à la tradition martiale japonaise, on ressent, à un moment ou à un autre, le désir de remonter à la source. Remonter le fil du temps pour découvrir les ancêtres des arts martiaux tels que l'Aïkido, le judo, disciplines martiales aujourd'hui florissantes.

Lorsque j'ai rencontré Maître Tatsuzawa, j'étais pratiquant d'Aïkido depuis une dizaine d'années. Mon maître, Régis Soavi, avait pratiqué quelques décennies auparavant avec un homme qui était issu d'une longue lignée de maîtres de Jiu Jitsu traditionnel : Kunihiko Tatsuzawa.

Professeur universitaire de droit spatial à Kyoto, Kunihiko Tatsuzawa enseignait alors cinq styles de Jiu-jitsu traditionnel (Bushu, Sanshin Araki ryu, Shinkage ryu, Tenshin Shiyo ryu et Shigo ryu), deux styles d'escrime japonaise (l'école des deux sabres et la ligne Iori), le style de l'Épée (l'école de Naginata) et celui du petit bâton (Ruko Ryu Jo).

Avec l'accord de mon maître, j'ai pu rencontrer Maître Tatsuzawa lors d'un voyage au Japon; j'ai pu pratiquer à ses côtés. Mais surtout, je lui ai demandé de me parler de son art.

En écoutant Maître Tatsuzawa, on entre de plein pieds dans les arts martiaux japonais d'avant la restauration de Meiji. Avant l'occidentalisation. On est touchés par la précision, l'efficacité mais aussi la dimension poétique de cet art. Un trésor martial, pourtant menacé de disparition aujourd'hui, devant le peu d'intérêt des japonais eux-mêmes face à cet enseignement.

Paradoxe apparemment incompréhensible : dans le berceau même des arts martiaux, là où la tradition a su rester vivante (on pense au théâtre nô, à la calligraphie) maître Tatsuzawa assiste aujourd'hui à l'agonie du patrimoine martial unique dont il est le dépositaire.

La réponse du maître à cette mort programmée a de quoi réjouir, mais aussi surprendre : depuis plusieurs années, Kunihiko Tatsuzawa a choisi de transmettre son enseignement aux membres de l'école Itsuo Tsuda; ainsi, dans plusieurs dojos de l'école, en Italie mais aussi en France et plus particulièrement au dojo Tenshin à Paris, la tradition incarnée par maître Tatsuzawa demeure aujourd'hui vivante.

Ce qui n'est pas sans déplaire au maître. A la fin de l'interview, alors que je lui faisais remarquer que des européens allaient maintenant être garants de la tradition japonaise et que j'y trouvais là une certaine forme d'humour zen, Kunihiko Tatsusawa ne me répondit pas. Il fit durer le silence et esquissa un très léger sourire, avant de m'inviter à voir avec lui de nouveaux rouleaux des maîtres anciens de Jiu Jitsu, où étaient écrits des poèmes vieux de plusieurs siècles.

Est-ce que vous pouvez me présenter votre école ?

Le nom de mon école c'est Kiraku. Cela signifie confortable, souple, être à l'aise, physiquement et mentalement. Cette école se décompose en trois branches : la ligne Jyoshu, la ligne Kanra et la ligne Bushu. Mon école appartient à la branche Bushu. L'origine de cette école remonte à 490 ans. C'est la fin de ce qu'on appelle l'âge de Muromachi. On dit souvent l'époque de Sengoku, c'est l'âge des provinces en guerre et de la guerre civile.

A l'origine notre école appartient à la catégorie des Kachu Jiu-Jitsu, c'est-à-dire le Jiu-Jitsu avec armure.

D'après la légende, il y a trois fondateurs, mais notre ligne Bushu adopte le nom de Hayato Misuashi comme fondateur. Hayato Misuashi était un samouraï qui a servi à côté de Shogun de Muromachi. Il était un noble au palais du Shogun. Je représente la 19^e génération de maître.

Comment définissez-vous les caractéristiques de votre école ?

Les techniques de Jiu-Jitsu ont été créées en portant l'armure. La technique est très directe, elle n'est pas tellement raffinée mais efficace. Ce n'est pas la miniature de Daito-ryu ou de l'Aïkido (cette manière de prendre les doigts et certains gestes), mais c'est plus direct et réaliste.

Le Jiu-jitsu est à la l'origine de quels arts martiaux ?

Le Judo, le catch américain, le Jiu-Jitsu Brésilien, l'Aïkido et le Sambo. Le lieutenant qui a appris le Judo avec le colonel Hirose (héros de la guerre russo-japonaise), a été envoyé avant la guerre à St Pétersbourg comme attaché militaire. Il a enseigné le Judo à un lieutenant russe, qui a ensuite inventé le Sambo.

Comment êtes vous arrivés à connaître, à pratiquer et à enseigner le Jiu-Jitsu ?

D'abord avec mon frère. A partir de cinq-six ans, mon frère était mon maître, c'est lui qui m'a enseigné, alors qu'il avait 22-23 ans. Mais j'ai aussi appris avec ses anciens élèves et d'autres maîtres.

Est-ce qu'il reste beaucoup de maîtres d'arts martiaux traditionnels au Japon ?

Non, il y a très peu de maîtres dans les arts martiaux authentiques. Surtout dans le Jiu-jitsu, il y a très peu de maîtres à cause de la stratégie du Kodokan (QG historique du Judo). Pour étendre l'influence du Judo, le Kodokan donnait pendant un certain temps le 3^e ou 4^e dan aux maîtres de Jiu-jitsu, qui était alors le degré le plus élevé au Judo. La plupart des maîtres de Jiu-jitsu traditionnels ont accepté ce dan. Eux-mêmes, ils savaient les katas du Jiu-jitsu traditionnels, une connaissance que n'ont plus leur fils par exemple.

Le judo a intégré les maîtres de Jiu-Jitsu traditionnel, ce qui fait que les katas ont été moins pratiqués ?

Et perdus ! Les katas ont été perdus, donc les écoles ont été perdues. Par ailleurs, le Judo a modernisé et raffiné le Jiu-jitsu en tant que sport. Le Judo est plus acceptable que le Jiu-jitsu pour le public. Il a également introduit la compétition en préservant l'intégrité physique. Le Jiu-jitsu ne comportait pas de compétition, car le risque de se blesser était trop grand.

Votre école de Bushu reste-t-elle votre voie ? Celle qui vous intéresse le plus, plus que toutes vos autres écoles ?

Oui, probablement. C'est l'école la plus attirante, parce que ça comporte aussi la technique des armes, des armes très variées, que très peu d'écoles conservent. (Naginata, Bo, Chigiriki, Kusarigama, Kusarifundo, Iai, Tessen)

Aujourd'hui, maintenant que les sabres ont été interdits depuis Meiji, que les armures ne sont plus portées depuis très longtemps, pourquoi les gens viennent dans cette école ?

C'est pour avoir la stabilité du cœur. Parce qu'à l'époque des guerriers, à l'époque de la guerre civile, les hommes ont pratiqué les arts martiaux comme tels, parce qu'à cette époque-là les techniques ont été vraiment efficaces. C'est une des raisons, mais plus que ça. Les gens viennent pour avoir la stabilité du cœur, c'est-à-dire qu'ils veulent être conduits à quelque chose qui donne le courage et fait disparaître la peur. C'est ce qu'on nomme Kakugo à l'origine.

Kakugo est dur à traduire en français. C'est à dire qu'on se conçoit. C'est sans rêve et sans peur. Devenir, avoir la mentalité comme telle : « Nec spe nec metu » en latin. Sans espoir (d'une récompense) et sans crainte d'un châtement.

Les champs de bataille il y a 400 ans devaient être des endroits où la force physique était très importante. On s'aperçoit pourtant dans votre école, que la force physique ne compte pas. Pouvez-vous nous expliquer ce paradoxe ?

Les forces physiques sont nécessaires. Sans elles, on ne peut rien faire, mais cela ne suffit pas de maîtriser les forces physiques. On accorde ce que ça doit avoir comme place et c'est tout. Ce qui est important, c'est plutôt les principes, la position du corps. Si vous prenez la bonne position du corps, vous pouvez par exemple utiliser votre poids et votre force efficacement, c'est pour cela que le kata est nécessaire. Avec le kata, on peut apprendre la bonne position à force de répéter. Cela n'existe pas dans le Judo. Parce qu'avant, c'était la façon d'entraîner, c'était la façon d'avoir de la vitalité ou des forces physiques, avant ça faisait partie du Jiu-Jitsu. Un entraînement libre sans kata. Mais le judo actuel accorde trop d'importance à l'entraînement libre. Le kata est la nécessité d'apprendre la bonne position.

Il y a une spécificité chez vous, vous m'avez parlé d'autres maîtres qui sont de l'école de Bushu qui n'étaient pas favorables à l'enseignement à des étrangers. Vous voulez bien me reparler de cette histoire ?

Les autres maîtres pensaient que c'est une technique militaire. Donc enseigner la technique militaire aux étrangers, vous voyez, c'est dans leur mentalité, c'est strictement interdit selon leurs préceptes moraux. Mais je m'en fiche, car je n'ai pas cette mentalité. Et puis dans notre école, dans les arts martiaux traditionnels, il n'y a pas le soké, c'est-à-dire la famille gouvernante de l'école. Dans notre école, chaque maître respecte l'un et l'autre. Mais le droit d'intervenir dans les affaires d'un autre maître ça n'existe pas. Le maître n'a pas le pouvoir d'intervenir. Chaque maître est indépendant.

A mon avis, si les japonais ne s'intéressent pas à ces arts martiaux alors au lieu de disparaître il vaut mieux rester dans un pays autre que le Japon. La continuation est mieux que la disparition, à mon avis c'est comme ça. J'ai donc décidé de l'enseigner aux étrangers.

Qu'est ce qui fait que les Japonais ne s'y intéressent pas ?

Il y a d'autres distractions, par exemple le Tai Chi, le Kung-fu, l'escrime française, etc... Ils aiment apprendre les techniques indonésiennes, indiennes... Ils s'intéressent aux choses étrangères.

Comme le Jiu-Jitsu est une technique militaire, je me demandais si après la seconde guerre mondiale, cette désaffection n'était pas en relation avec la démilitarisation du Japon. Est-ce que le Jiu-Jitsu n'a pas un peu été dévalorisé ?

Oui, tous les arts martiaux ont été mal vu et le Jiu-jitsu a été considéré comme quelque chose de pas développé et de barbare. Cette idée avait déjà existé au début de la restauration de Meiji, quand le gouvernement avait décidé d'introduire des choses occidentales.

Il y a une espèce de code, souvent dans les techniques il y a le coup final, une sorte de geste symbolique ?

Le geste symbolique est un coup de sabre. Cela veut dire qu'un pratiquant n'oublie jamais la mort. Ça concerne directement le kakugo, sans rêve et sans peur. On pourrait se dire que c'est terminé, mais lorsque je fais le dernier geste, l'autre fait aussi un dernier geste, une parade. Cela signifie le kakugo de l'autre.

Cela signifie qu'à la fin d'une technique il n'y a pas de vainqueur ?

Oui, c'est ça le problème. Ça ressemble un peu au zen. Sans vainqueur.

Avec l'école Itsuo Tsuda en France et plus particulièrement au dojo Tenshin, il y a une sorte d'échange qui se passe.

Il y a longtemps, j'ai enseigné l'une des écoles Jigo ryu, je l'ai enseigné à Régis Soavi (sensei de l'Ecole Itsuo Tsuda). A cette époque-là je n'avais pas le temps. Je n'ai enseigné que le Jigo ryu. Maintenant, les autres écoles aussi sont aussi importantes et intéressantes.

Qu'est ce que ça vous fait de savoir qu'il y a des gens à l'autre bout du monde qui apprennent les techniques de Bushu, en France mais aussi en Italie, dans les dojos de l'école Itsuo Tsuda?

C'est bien parce que s'ils apprennent la ligne Bushu en tant que patrimoine culturel, c'est une bonne chose.

Comment est-ce que vous voyez l'avenir des arts martiaux traditionnels au Japon ?

Leur disparition entière. Il y a très peu d'écoles authentiques.

Par rapport au Jiu-Jitsu quelle importance vous donnez à la respiration ?

C'est fondamental. C'est un avantage, et commun à toutes les écoles traditionnelles. Shinkage ryu, une école d'escrime japonaise, vous trouvez dans le kata, le kata se fonde sur une respiration. Dans l'école des sabres, on apprend comment il faut respirer. Il y a 5 façons : en utilisant le sabre, à quel moment de la respiration on attaque et à quel moment on défend.

Justement dans la manipulation du ki, qu'est-ce que c'est ?

Maîtriser et exploiter le ki. Le ki signifie beaucoup de choses, il n'y a pas de mots correspondants en français. L'Aïkido normalement cela signifie « aïki » c'est-à-dire synchroniser le ki, c'est probablement la traduction la plus convenable.

Et est-ce que ça, on ne l'applique pas aussi dans votre école, synchroniser le ki ?

Non justement, on doit éviter la synchronisation. Dans les arts martiaux traditionnels, aïki ça signifie que nous devons nous arrêter quand on ne peut ni attaquer ni défendre. Dans l'aïkido, aïki signifie sûrement l'harmonisation du ki. Dans les arts martiaux traditionnels, cela a une autre signification, qu'il ne peut y avoir ni vainqueur ni perdant. A la fin de la technique, on revient à aïki.

Vous avez coutume de dire que chaque kata a un sens. Vous pouvez me donner un exemple du sens d'un kata ?

Ce sens passe généralement par un poème. En voici un tiré de notre école. *Un seul marin peut conduire une barque sur la mer facilement, mais lorsque que la barque est sur la terre, beaucoup de marins sont nécessaires pour la bouger.* Le kata est l'addition de la technique et de l'esprit. C'est cela qu'on exprime à travers le poème.

On reçoit ce qu'on appelle les rouleaux de papiers fins où se trouvent les poèmes. On a aussi la philosophie des gestes. Les fondateurs ont écrit ce qu'ils ont pensé sous la forme d'écritures philosophiques. Les samouraïs ont respecté la beauté du geste avec le Jiu-jitsu.

En tant qu'écrivain, je trouve que ce mélange entre l'art militaire et le poème est fascinant...

Ce n'est pas la technique de tuer, mais plutôt arrêter la violence. Voilà le sens profond du Jiu-Jitsu. La technique du guerrier a fait de grand progrès dans ce sens-là et la beauté n'apparaît qu'à la fin. Les arts martiaux traditionnels, c'est une cristallisation du sens de la beauté.

Merci sensei

Bio-express

1954 : Naissance de Kunihiro Tatsuzawa

1973 : Kunihiro Tatsuzawa devient maître de la ligne Jigo-ryu.

1999 : Kunihiro Tatsuzawa devient maître de la ligne Kiraku ryu et des autres écoles.